

# La zone et les fortifs, une pag

Jusque dans les années 50, l'extrême nord de Malakoff dévoilait les traces d'une histoire encore récente : celle de "la zone", ces terrains libres jouxtant les anciennes fortifications, où avaient trouvé refuge les classes populaires de Paris et proche banlieue. Ce lieu de mémoire collective, source d'inspiration pour les chansons d'Edith Piaf comme pour les romans d'Emile Zola, se raconte aujourd'hui à travers les souvenirs des Malakoffiots.



© Eugène Arget/Musée Carnavalet/Roger Viollet

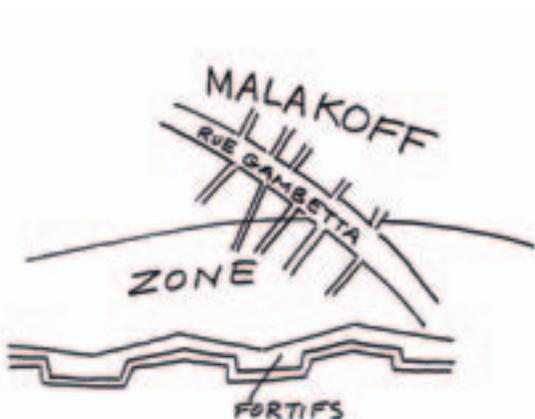
**A**u commencement étaient les "fortifs"... En 1840, le roi Louis-Philippe et son ministre Adolphe Thiers, qui gardent un souvenir amer de l'occupation russe de 1814, souhaitent protéger Paris des éventuelles attaques d'armées étrangères. Ils décident de faire construire une enceinte fortifiée de plus de 30 kilomètres de long tout autour de la ville. Bâti de 1841 à 1844, cet édifice, bientôt rebaptisé familièrement "les fortifs", recouvre à peu près les actuels boulevards des Maréchaux. Afin de dégager la vue aux défenseurs, les hameaux et bois en avant du mur d'enceinte sont rasés et toute construction y est interdite. Les abords de Paris prennent alors l'allure d'un immense terrain vague, large de 250

mètres, désigné par l'appellation "zone non aedificandi" (non constructible). C'est ici que viennent progressivement s'installer ceux que l'on surnomme bientôt les "zonards" ou les zoniers. Ouvriers parisiens chassés par la spéculation immobilière et les grands travaux d'Haussmann, paysans repoussés par l'exode rural, chiffonniers, gitans, ils construisent maisonnettes et abris de fortune sur ces terrains bon marché.

## Les premiers zonards

En 1871, les fortifications se révèlent inutiles face à l'occupation de Paris par les troupes prussiennes et leur démantèlement est envisagé dès 1882. Avec l'abandon du rôle militaire de l'enceinte de Thiers, le peuplement de la zone continue de se densifier : on y dénombre environ 30 000 habitants au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Durant la guerre de 1914-18, la crise du logement contraint de

« Dans l'imaginaire collectif, la zone est à la fois un espace de loisirs sans contrainte et un no man's land inquiétant. »



Porte Didot, début du XX<sup>e</sup> siècle : Malakoff se trouve alors derrière les fortifications.



# e de notre histoire...

## Des Malakoffiots racontent ...



© Albert Harlingue/Roger Violette

La ligue des Zoniers de Malakoff protesta contre la démolition des fortifs commencée en 1919.

nombreuses familles de salariés à s'y installer. Les maisonnettes faites de planches, carreaux de plâtre et papier goudronné alternent avec de coquets pavillons et des carrés potagers. Ni électricité ni eau courante sur ces terrains traversés par de simples sentiers de terre. La convivialité et la solidarité permettent de faire face à des conditions de vie parfois difficiles. Espace semi-rural, la zone devient également un lieu de détente pour les ouvriers de Paris et de proche banlieue, qui viennent s'y promener, pique-niquer et profiter des guinguettes. Forains et camelots, tireuses de cartes, vendeurs de moules frites, marchands de ballons et berlingots, chanteurs ambulants, chineurs de tabac, arracheurs de dents, les petits métiers les plus divers contribuent à l'animation du week-end. Dans l'imaginaire collectif, la zone est à la fois un espace de loisirs sans contrainte et un no man's land inquiétant, refuge des apaches (mauvais garçons) et des prostituées. En réalité, on n'y trouve qu'une petite délinquance et cette marginalisation des zoniers ne servira qu'à mieux les spolier de leurs droits lors des vagues d'expropriations successives.

### Plusieurs vagues d'expropriations

Dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les habitants de la zone sont victimes d'expropriations, liées aux préoccupations hygiénistes de l'époque : on détruit alors les logements insalubres en rejetant encore plus loin de Paris les populations les plus pauvres.

Seuls les propriétaires pouvant attester qu'ils se trouvaient déjà sur place au moment de la construction des fortifs sont indemnisés ; les autres sont considérés comme des "zoniers illégaux". Les fortifs sont finalement détruites de 1919 à 1929 tandis que, par trois décrets datant de 1925, 1929 et 1930, Paris annexe les terrains de la zone aux communes limitrophes. La Ville et l'État projetant d'y aménager des terrains de sport et autres équipements, les zoniers sont peu à peu contraints de quitter les lieux. A Malakoff,

### Pour en savoir plus

La zone et les fortifs, Madeleine Leveau-Fernandez, ed. Le temps des cerises

certain migrent dès 1925 vers le Clos Montholon, où se constitue tout un quartier dit "des chiffonniers". D'autres sont relogés dans les HBM des boulevards des Maréchaux, bientôt construits sur l'emplacement de l'ancienne enceinte. Dès 1943, une nouvelle vague d'expulsions suit les études liées au projet du boulevard périphérique. Dans les années 50, seules quelques habitations subsistent en bordure de la zone. Elle n'est plus qu'un terrain vague que les Malakoffiots traversent pour aller prendre le métro, pour se rendre au lycée, etc. Un vaste terrain d'aventure pour les enfants, bientôt recouvert par les stades, les groupes scolaires et le périphérique, dont le premier tronçon, allant de Porte de Versailles à Porte d'Orléans, est construit à partir de 1959.

### Lucien Roussin

Dans les années 40, il y avait, avenue Pierre-Larousse, une belle maison avec une cour derrière qui était en bordure de la zone. Ce pavillon appartenait à la veuve Verdier, qui employait des chiffonniers. Dans sa cour, des familles triaient ce qui avait été récupéré dans les poubelles, avant le ramassage des ordures. Mon beau-père a commencé à y travailler tout jeune et il a continué presque jusqu'à sa retraite. La zone s'étendait à la fois sur le territoire de Paris, Malakoff et Vanves. Pour les "zonards", ça ne faisait pas de différence. Quelle que soit la commune, ils avaient le même habitat, le même mode de vie, le même travail. Ils se connaissaient tous. C'était un monde très vivant. Il y avait des bons moments. Le dimanche, les zonards venaient manger des moules frites à une guinguette qui se trouvait près du pont de la Vallée (où se dresse aujourd'hui l'hôtel B&B). Ils fréquentaient aussi le bal des Quatre As, les quatre cinémas autour de la place du 11-Novembre et les associations sportives.

### Clément Guion

Au début des années 50, la zone était à l'état sauvage, envahie par les herbes hautes, de la ligne de chemin de fer jusqu'à la porte de Châtillon. J'y jouais alors à la guéguerre avec les enfants de



Vanves. Quelques baraquements abritaient des marginaux et des gitans, qui organisaient parfois de grandes fêtes. Adolescent, je traversais ces terrains vagues, en revenant de mes

sorties à Paris, depuis la station Porte de Vanves. Ce n'était pas très rassurant : c'était l'époque des blousons noirs et il y avait des bagarres entre les bandes de Paris et de Malakoff. À la fin des années 50, j'ai vu le paysage changer, avec encore de nouvelles constructions du côté de l'INSEE, le nouveau lycée François-Villon, etc.

# ... vivante dans les mémoires

## Des Malakoffiots racontent ...

### Auguste Caudron, dit Gaulette

Mes grands parents habitaient dans le quinzième arrondissement. À la suite d'inondations, ils sont venus habiter la zone dans le secteur de l'actuelle porte de Vanves. Beaucoup de familles nombreuses

habitaient là.

J'avais trois ans quand nous avons été forcés de quitter la zone pour aller dans le 14<sup>ème</sup>. C'était en 1927, probablement au moment de la destruction des



fortifs et de la construction des premiers HBM. La zone, ça se présentait comme un terrain vague avec des cabanes en bois. Il n'y avait pas de rues. Rien que des passages qui, côté Malakoff, rejoignaient l'avenue Pierre-Larousse. Mon père et d'autres membres de la famille étaient alors employés par la mairie de Malakoff, comme balayeurs ou éboueurs. La journée commençait tôt, car avant de travailler pour la ville, ils "faisaient les chiffonniers". Ils rapportaient leur collecte dans des charrettes à bras, puis ils triaient ce qui pouvait être revendu. Enfant, j'ai participé plus d'une fois à ce travail avant d'aller à l'école.

### Nicole Labrousse, née Caudron

Je suis la 14<sup>ème</sup> enfant, la dernière-née de la famille. Je n'ai pas connu la zone mais je me souviens de ce que me racontait maman. Elle se levait très tôt pour fouiller les poubelles, de la porte de Vanves jusqu'à la porte d'Auteuil. Vers ce quartier-là, elle trouvait parfois des choses qui rapportaient plus que les chiffons habituels. Elle m'a parlé d'une seringue dont l'aiguille était en argent ! Elle portait ce qu'elle ramassait dans un ballot sur son dos. Entre le boulot de chiffonnier tôt le matin, celui de marchande des quatre saisons dans la journée, les soins aux enfants et les tâches ménagères, vous imaginez s'il lui restait du temps pour se reposer !



La zone, entre Paris et Malakoff, en 1941.

### Jean Clavel

Enfant, j'habitais rue Victor-Hugo, à proximité de la zone. C'était alors un grand terrain vide qui s'étendait jusqu'aux pieds des HBM de Paris. La zone, pour moi, c'était l'aventure, un vaste terrain de jeu qui s'étendait de la ligne de chemin de fer jusqu'à la porte de Châtillon. Dans l'après-guerre, j'allais y cueillir de l'herbe pour les lapins et je me souviens qu'un troupeau de chèvres y descendait depuis Clamart. Mes souvenirs les plus marquants sont liés à la Libération et à l'arrivée de la division Leclerc. Les premières unités étaient prises pour cibles par des miliciens postés sur les toits des HBM de Paris. Des fusils mitrailleurs avaient alors été installés sur les petits monticules de pierre, amas de débris, qui jonchaient la zone. Mes copains et moi, on attendait derrière pour récupérer les douilles, qu'on collectionnait précieusement.



### Léone Six

Ma famille avait construit un pavillon, vers 1919-1920, le long de la ligne de chemin de fer, là où se trouve l'actuelle rue Julia-Bartet. Ma sœur aînée avait besoin d'air pur et il y avait là beaucoup de terrains à vendre. On avait un immense jardin, où jouaient les huit



enfants de la maisonnée et où poussaient des tomates, des topinambours. Pour aller chercher l'eau, mes frères se rendaient plusieurs fois par semaine à la

fontaine, avec de gros bidons juchés sur des charrettes. Nous n'avions pas le sentiment d'être pauvres. On n'était pas des traîne-savates, on allait tous à l'école, on avait tous un métier : ma mère était blanchisseuse et moi typographe. C'était très calme dans la zone, les gens vivaient en bonne communauté. Les chiffonniers, c'était des gens bien ; ma voisine ramenait des objets magnifiques des beaux quartiers, j'adorais aller chez elle et la voir fouiller parmi tout cela. J'ai quitté la zone pendant la guerre, vers l'âge de 18 ans, lorsque nous avons été expropriés, pour nous retrouver rue Raymond-Fassin.

*Le boulevard Adolphe Pinard en 1961, en bordure de l'ancienne zone.*

### Jean-Michel Colin

Enfant, j'habitais dans un HBM de la Porte de Vanves. Juste à côté, c'était la zone, c'était bizarre. Après-guerre, il n'y restait que quelques cabanes de tôle abritant des "philosophes", des chiffonniers et marginaux. L'herbe avait



repoussé et les mères de famille venaient s'y promener car il n'y avait pas encore de squares. C'était aussi le lieu de divers rassemblements : le ciné des armées

venait y diffuser ses films de propagande et recruter pour la guerre d'Indochine et les missionnaires d'Afrique y faisaient leurs sermons.

### Michel Le Bas

Quand j'étais enfant, la zone était un terrain vague truffé d'anciennes carrières. A l'âge de 10-11 ans, je m'aventurais dans ces tunnels avec les copains. On marchait là dessous, parfois à quatre pattes, sur une distance de 800 à 1000 mètres, puis on



faisait demi-tour, car on avait un peu peur des rats et de ces multiples galeries. Il paraît qu'elles menaient jusqu'aux catacombes de Denfert-Rochereau.

Adolescent, je traversais la zone pour aller au lycée à Paris ; comme il n'y avait pas d'éclairage, il valait mieux bien connaître le chemin, surtout par temps de neige. Le week-end, c'est le long de la zone que je venais me promener aux puces, une véritable institution à l'époque. Il y avait un monde fou et de nombreuses gargotes près de la place de la République : la baraque de Marthe la frite, le café du Timbre-Poste (où se retrouvaient les philatélistes). A proximité, subsistait un vrai petit village de chiffonniers, fait de baraques en bois sans grand confort.



© Archives Paris IV.

### Désiré Desmedt

Je suis né en 1924, près de l'ancien pont de la Vallée (où se dresse aujourd'hui l'hôtel B&B), à un endroit où passe actuellement le périphérique. Mon enfance dans la zone, c'était merveilleux, un vrai paradis. Si ça existait encore maintenant, j'y retournerais bien. On avait tout, un jardin, des bêtes, on vivait très bien. C'était un petit coin de campagne : chez lui, mon frère aîné avait des lilas, un groseillier, un pommier. Mes parents avaient construit leur propre maison de bois. On n'y a eu l'électricité qu'à la veille de notre exclusion, alors on s'éclairait à la lampe à pétrole. Je n'avais pas l'impression qu'on était des exclus : on travaillait et on allait à l'école comme tout le monde. Souvent, j'allais avec mes parents faire les poubelles, dès 4 h 30 du matin. Ballots de papier, bouteilles, tout était récupéré, puis racheté par les marchands qui passaient tous les mois. C'était un travail dur, mais il fallait bien manger. L'ambiance était merveilleuse, on était amis avec tous nos voisins. La plupart des chiffonniers comme nous.

*Chiffonnier de la porte d'Ivry, vu par Eugène Atget en 1913.*

## → À PROPOS

### QUAND MALAKOFF LOUAIT LA ZONE...

Extrait du registre des délibérations du Conseil municipal de Malakoff, 1<sup>er</sup> avril 1894 : «Le Maire donne lecture au Conseil d'une lettre de Monsieur le Lieutenant Colonel Renard, Chef de Génie de Paris, relative au renouvellement au profit de la commune de l'affermage, pour une nouvelle série de trois, six ou neuf années, de la partie du terrain de la fortification aux abords de la Porte de Vanves, moyennant une redevance annuelle d'un franc.»

### PUCES ET CHIFFONNIERS

Dès les années 1890, les chiffonniers de Paris et des communes limitrophes se regroupent dans le secteur de la porte de Vanves. Ceux qu'on surnomme les "biffins" récupèrent vêtements, linges usagés et vieux objets dans les poubelles, caves et greniers. Leur butin est ensuite patiemment trié, réparé, puis revendu à des marchands ou sur le marché aux puces. Après la première guerre, le déballage des chiffonniers et des brocanteurs le long des fortifications a comme point central un bistrot près d'une fontaine, place de la République. Les puces sont finalement rapatriées vers le 14<sup>ème</sup> arrondissement après la construction du périphérique.



© Eugène Atget/Musée Carnavalet/Roger-Viollet

**«Le dimanche, les zonards venaient manger des moules-frites, fréquenter le bal des Quatre As et les quatre cinémas autour de la place du 11-Novembre.»**